

## Deux orfèvres du XVIII<sup>e</sup> siècle

Paul Bourassa

Number 28, Winter 1992

À votre santé!

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/7999ac>

[See table of contents](#)

### Publisher(s)

Les Éditions Cap-aux-Diamants inc.

### ISSN

0829-7983 (print)

1923-0923 (digital)

[Explore this journal](#)

### Cite this article

Bourassa, P. (1992). Deux orfèvres du XVIII<sup>e</sup> siècle. *Cap-aux-Diamants*, (28), 66–66.

## Deux orfèvres du XVIII<sup>e</sup> siècle

Les deux objets domestiques du Régime français acquis récemment par le Musée du Québec s'ajoutent à sa déjà très riche collection d'orfèvrerie. La première pièce, une fourchette à servir, est l'œuvre de Roland Paradis, considéré avec Paul Lambert comme l'un des plus importants orfèvres de la Nouvelle-France. Vraisemblablement formé à Paris, Paradis exerce d'abord son art à Québec



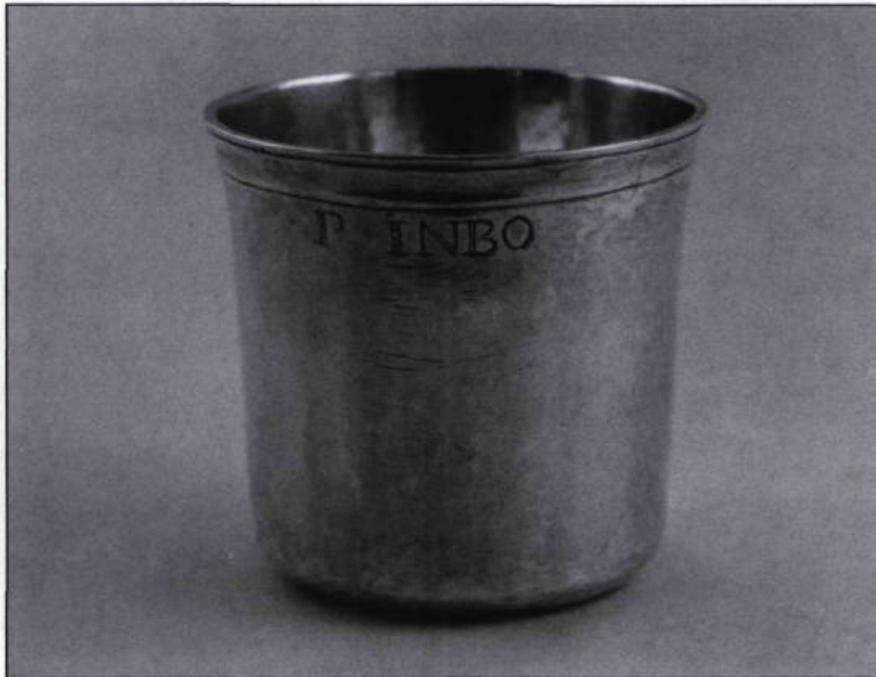
Roland Paradis (? Paris, vers 1696 – Montréal, 1754), «Fourchette à servir», vers 1750, argent, 26 cm. Poinçonné une fois au revers: trois points formant une couronne, RP. Acquis en 1990.

(Photographie. Patrick Altman. Musée du Québec).

avant son mariage en 1728, puis à Montréal, probablement à partir de 1732. Son associé, Charles-François Delique, hérite d'ailleurs des outils d'orfèvrerie de Paradis. On connaît environ une cinquantaine de pièces qui sont attribuées à Paradis, dont près de trente se trouvent dans des collections publiques. Sa production comprend surtout des pièces domestiques (cuillers, fourchettes, écuelles, gobelets) mais également quelques très beaux objets religieux dont le calice signé du séminaire de Trois-Rivières et le porte-dieu en forme de ciboire miniature, conservés au Musée du Québec. Bien qu'il soit difficile de les dater, quatre différents poinçons sont reconnus comme la marque de Paradis.

Apparentée à la cuiller à ragoût et réservée aux grands services, la fourchette à servir ou

fourchette à rôti constitue un objet de prestige très rare au XVIII<sup>e</sup> siècle. On connaît une autre pièce du genre de Paul Lambert, également conservée dans notre collection. L'œuvre de Paradis allie sobriété, élégance, proportions harmonieuses et technique sûre. L'orfèvre utilise certes des formes quelque peu archaïques et massives qui renouvellent peu le vocabulaire de ses devanciers, mais cette pièce



Jacques Varin dit Lapistole (Montréal, 1736 – Montréal, 1791), «Gobelet», vers 1770-1790, argent, 5 cm. Poinçonné une fois en dessous: une couronne, IV (?) un cœur. Acquis en 1990.

(Photographie. Patrick Altman. Musée du Québec).

exceptionnelle témoigne éloquemment de son savoir-faire.

Le deuxième objet, un gobelet, a été façonné par l'orfèvre montréalais Jacques Varin dit Lapistole. En 1755, sa sœur Marie-Louise épouse l'orfèvre Jean Joram Chappuis dit Comtois, de qui Varin a probablement appris son art. Varin lui-même s'est adjoint, en 1769, Eustache Larivée comme apprenti-orfèvre et joaillier. On connaît une vingtaine de pièces poinçonnées par Jacques Varin, toutes d'usage domestique: cuillers, fourchettes, gobelets et écuelles. Toutefois, quelques mentions retrouvées dans les archives paroissiales attestent la réalisation de quelques pièces religieuses, notamment un instrument de paix à Lachenaie. À titre de joaillier, Varin fabrique sans doute des pièces destinées à la traite des fourrures. En outre, il faut souligner le chef-d'œuvre de cet orfèvre, la soupière du musée de l'église Notre-Dame de

Montréal, qu'il a possiblement réalisée en association avec Robert Cruickshank. Exemple même d'un orfèvre formé sous le Régime français, Jacques Varin continue son œuvre après la Conquête. Ses pièces témoignent d'une évolution stylistique consécutive au changement de métropole.

S'il est considéré comme un objet d'usage domestique, le gobelet revêt aussi une fonction symbolique. La tradition veut qu'il soit offert lors de deux événements particuliers,

soit le baptême ou le mariage. Par sa dimension réduite, le gobelet de Varin pouvait fort bien être destiné à un nouveau-né comme la tradition se perpétue encore aujourd'hui. L'inscription «P. INBO» semble désigner un membre de la famille Imbaut, peut-être un fils de Pierre Imbaut marié à Lachine en 1770. Ce gobelet est pratiquement identique à celui conservé au Musée des beaux-arts du Canada tant par les dimensions, la forme et la double ligne qui orne le bord que par la graphie et la technique de l'inscription «I. CHOQUIET» utilisée. Par son galbe et son fond assez plat, ce gobelet atteste d'une influence de l'orfèvrerie anglaise et s'inscrit donc dans cette manière de faire qui s'implantera au pays vers 1770-1790, soit durant les vingt dernières années d'activité de Varin. ♦

**Paul Bourassa**  
Conservateur adjoint de l'art ancien